



La saison

Emmanuelle Cordoliani

© Emmanuelle Cordoliani
© Les Fées Fâchées éditions
© Claude Jonas _ Tinos

LA SAISON **1**

POURQUOI CHANGER ?	7
POUR TES VACANCES	15
SOLES CELERIER	16
QU'EST-CE QUI SENT ?	27
LE SERAIL	30
SI LOIN VERS L'INTERIEUR	31
SOFIA-BOSTON-GLASGOW-BEYROUTH...	39
D'UNE GARE L'AUTRE	44
RENTRE AVEC SASHA	49
IDIOMES EN TERRASSE	55
SPELEOLOGIES EN MILIEU FAMILIAL	62
LES REPONSES	63
UNE TRES LONGUE PARTIE DE CACHE-CACHE	68
LA PENOMBRE TOURNE AUTOUR DU SOLEIL	75

La saison

Une femme opte pour un changement radical de carrière à l'approche de la cinquantaine. Elle rentre en apprentissage dans une station touristique où elle n'a pas remis les pieds depuis une trentaine d'années. Les éléments les plus prosaïques de son quotidien se combinent alors avec ceux du passé dans un jeu de compas. Les fantômes pèsent à peine plus qu'un souffle d'air et c'est une autre permanence dont elle fait l'expérience simple, face aux montagnes, le temps d'une saison.

| Pourquoi changer ?

Pourquoi changer ? Pourquoi changer pour écrire, pour écrire pareil ? Pourquoi élire ce coin de rue plutôt que l'autre ? Pourquoi élire domicile ici et non là-bas ? Pourquoi se déplacer pour dresser toujours la même petite tente de papier, le même paravent d'écran qu'auparavant à l'autre croisement ? Pourquoi y tenir et pourquoi s'y tenir aussi fort que dans une tempête à plier les arbres comme des pages, en coupe réglée et sombre, laissant bien assez de papier pour recommencer ? Pour écrire ? Pour s'écrier ? Pour s'ébrouer des seaux d'eaux sales, usées, acides, tombereaux sur la petite tête irrémédiablement surprise, naïve, fertilisée de misère et de bêtise. Une fuite jusqu'au café suivant pour déposer la crasse, soudain insupportable, sur le trottoir, les murs, les chaussures, salopant des pieds des arbres le nouveau fouillis autorisé, prôné, labellisé jusqu'au prochain virage, au prochain coup de braquet dans l'autre sens (épidémie, aseptisation générale, désinfection

systematique, fin de la déconne des mauvaises graines reines) à coup de cannettes, de mouchoirs, de crotte de chien. La crasse du dehors, indifférente d'ordinaire. La couleur du local, la règle du jeu des loyers modérés, de la disparition des taxes d'habitation, des autres priorités, comme l'eau sur les plumes du corbeau. Mais jusqu'à quand ? Ce coup-ci, en plein dans le mille et des débords, des coulures, des dégoulinures, du vase à bêtise, incontournable, les deux pieds dedans, les vêtements souillés, lacérés, couverts de cendre sympathique. La misère ignorée par elle-même — titre du tableau —. La bêtise menant la misère aveugle par la main, clopin-clopant — autre titre —. La misère misérable et miséreuse, la pauvreté véritable, sans lien avec les revenus te passant dessus. Assez à faire avec ta crasse propre, sans t'infliger plus avant la misérable misère miséreuse des autres. Alors, prendre racine ailleurs, pourquoi pas ? L'angle moins aigu, moins spectaculaire, moindre défi à l'intelligence de l'œil qui peint, mais maintenu, presque reporté, conservé des vitrines d'un café à l'autre. À la réflexion, plus de café sans angles, double exposition, issue de secours, une vraie manie. Comment

nommer ce toc ? Trouble obsessionnel du café ? Un rempart pugnace de l'enfance ? Au fond de la perspective, image fugace d'un camion peint de citrons jaunes.

Elle comptait retourner travailler dans le village où elle avait eu son premier boulot. Une saison d'été, à peine majeure. Elle avait la détermination d'une vengeance. Sa décision de remonter là-haut nous plongeait dans une grande perplexité. Cela faisait bien longtemps que le gars avait été arrêté, emprisonné. Il était probablement mort. À la réflexion, avait-elle jamais montré d'autres formes de détermination ? Non. Les décisions se prenaient le soir pour le lendemain, chantiers ouverts, valises bouclées, villes quittées... sans trop d'éclat, mais de manière irréversible. Elle a décroché un contrat auprès d'employeurs qui promettaient d'être tout aussi méprisables que ceux qui l'avaient embauchée, nourrie et logée, à l'époque. Je suis passé la voir au milieu de l'été. Elle m'a emmené déjeuner dans une petite crêperie aux pieds des pistes. Elle leur tournait le dos et m'invita à m'asseoir à ses côtés. La grande terrasse en bois semblait flotter au-dessus de l'herbe. Les montagnes semblaient autant de convives à notre table.

Pour l'apprentissage il y a eu encore une fois, une dernière, le réseau des amis d'amis. Le patron ne lui a pas posé de question. Il avait essuyé la vague d'illuminés qui, réinventant le retour aux vraies valeurs, roulaient leur costard en boule pour se mettre au pétrin. Avec elle, c'était différent. L'âge d'abord. Elle a déjà bien roulé et sur toutes sortes de routes. La seule chose qui semble l'attirer au fournil, ce sont les horaires. Il était rare qu'elle dorme encore après quatre heures du matin, alors mieux vaut s'attaquer à quelque chose d'utile plutôt qu'à sa propre personne. Elle est étonnement résistante, même si on porte moins qu'avant, ça avait son importance. Le peu de paroles nécessaires à la tâche, il a bien vu que ça aussi lui plaisait. Elle regardait d'un mauvais œil le poste radio enfariné au début, mais finaude, elle avait vite compris qu'il sert au silence, même tonitruant.

Elle, n'écrit pas. Elle lit. Cet été-là, elle n'avait emporté que des livres obligatoires, des livres ennuyeux sur l'Europe, les financements de l'agriculture, la géopolitique des Balkans. Elle était trop jeune alors et ne savait pas les lire. Elle attendait trop d'eux, comme de ses amants d'alors. Elle ne savait pas non plus quoi en faire après quelques tentatives décevantes. Cette fois-ci, c'est bien différent. Elle sait lire à présent. De son ancienne vie, elle a conservé le goût de l'Est. Sur le chevet qu'elle s'est aménagé dans la pièce attenante au fournil, un livre de voyage, à première vue. De la poésie de route, un guide sur la meilleure manière de passer sous les radars, pas mal de choses autour de la paternité, les formes qu'elle peut prendre, ou laisser. Je reste assis sur un antique lit de camp de toile écrue, farinée... **Le livre est d'abord un abri rudimentaire et merveilleux, comme les tentes de draps qui se bricolent dans les jardins des lotissements, l'été. Les mots prenant le pas sur les images, ils sont devenus de solides planques. Et plus petite la police, meilleure la planque...** Il n'y a qu'une petite lucarne difficilement accessible, mais donne une grande lumière d'été dans le réduit. La

musique des années 80 parvient jusqu'ici, assourdie, vieille connaissance qui aurait conservé sa coupe en dépit des cheveux blancs, les mêmes goûts vestimentaires. La radio doit brailer dans le laboratoire tout proche. J'ai dû m'assoupir. La lumière est plus basse, mais on voit bien assez pour lire. On m'a promis un orage. Il fait trop chaud. Nous pourrions toujours aller manger un éclair au salon de thé, après son service, ou un millefeuille. L'intérieur du livre de nouvelles est annoté d'une autre écriture que la sienne.

Pour tes vacances

Un homme soucieux passe l'été avec son fils. Leurs identités sont usurpées par une vieille connaissance qui les met en scène avec d'autres dans les scénarios farfelus d'un feuilleton hebdomadaire. Au fil des semaines, les deux protagonistes se prêtent au jeu et décident de rencontrer les autres personnages, contrecarrant leurs propres plans de vacances et ceux de leur entourage.

| Soles Célérier

L'automne dernier, j'ai dû descendre une fois de plus à Avignon. L'objectif était double à chaque fois : voir mon fils et visiter des salles aussi dispendieuses que mal foutues pour jouer mon spectacle l'été suivant. Comme si le programme ne suffisait pas, entre les zones de tensions avec ma belle-famille et l'âpreté des négociations financières avec les propriétaires de garages à création, Emma insistait à chacun de mes voyages pour que je rencontre Brigitte Célérier. Emma, c'est mon ex, et nous ne nous sommes pas quittés assez fâchés pour disqualifier automatiquement ses conseils. Son insistance cependant porte des fruits inverses et c'est étonnant qu'elle ne l'ait pas encore remarqué, après toutes ces années de vie commune et toutes ces années de vies séparées. À moins qu'elle ne compte m'avoir à l'usure, et c'est précisément ce qui s'est passé. Pour quelqu'un de mon gabarit, la dèche est bien véritablement la mouise, et je peux le

mesurer avec un centimètre à chaque voyage. Depuis la naissance de mon fils, j'ai fait beaucoup d'effort pour rentrer dans le moule, mais pour ce qui est des sièges de seconde dans le TGV, tout effort est vain. Une fois installé, plus question de bouger et respirer dans une si grande promiscuité représente un sérieux problème pour un vieil asthmatique dans mon genre. Me sachant coincé devant mon téléphone pendant la durée du trajet et réclamant de tous mes pores une diversion, Emma a relancé la question de la rencontre de Brigitte Célérier par un flux continu de minimessages assez drôle. Catherine de Russie avec un nez de clown, voilà comment je la présente à mes amis en son absence. Au milieu des saillies, un lien vers *Paumée*, le blog de la fameuse Brigitte. Elle écrit. Emma écrit aussi, des textes qui me tombent des mains, ou me mettent mal à l'aise. Heureusement, elle est si occupée à les écrire qu'elle semble se moquer comme d'une guigne que quiconque les lise. C'est une pause, évidemment, mais puisqu'elle veut la tenir, elle ne pas se montrer ouvertement déçue le cas échéant. Bref, Brigitte tient un blog et à ma grande

surprise, je n'ai pas vu passer le voyage, occupé à l'éplucher avec une curiosité croissant pour son autrice. J'y ai recueilli des informations en nombre sur ses habitudes, ses coins préférés et ses horaires pour décider d'aller la rencontrer sans crier gare au marché couvert. Paulin, mon fils, était assez excité par l'aventure, bien qu'il soit trop petit pour vraiment comprendre de quoi elle retourne. Elle s'apparente à un de ses livres préférés, *Où est Charly ?* et qui le reste bien qu'il sache depuis longtemps répondre à la question pour chaque double page de l'ouvrage, les yeux fermés. Cela m'amusait de le voir courir sous la halle d'un stand à l'autre, scrutant les ménagères par en dessous leur cabas et attrapant au vol chaque femme brune qui lui semblait avoir l'âge requis en criant : « Brigitte ! » Je l'ai reconnue immédiatement, la petite cigale brune, à un des stands de poissonnerie. Elle ne mâchait pas ses mots pour faire savoir au vendeur qu'il n'était pas si frais que ça, son poisson et qu'en conséquence, une remise sur les queues de lotte serait un geste commerçant. Je me suis accroupi pour serrer Paulin contre moi et je la lui ai désignée en précisant : « Tu

vois, c'est elle Brigitte ». D'un coup, ça l'a dégrisé et il m'a demandé confirmation, comme un pilote avant de déclencher une attaque, « C'est elle, Brigitte ? » Il s'est approché sans courir. Il avait l'air très impressionné d'un coup, et il se retournait pour vérifier encore et encore qu'il allait faire la bonne chose. Il était si petit soudain sous ses hauts plafonds... je l'ai suivi à quelques pas, de crainte que la presse des clients ne l'embarque. Il est arrivé près d'elle de son pas hésitant alors qu'elle se baissait pour prendre son porte-monnaie. Nez à nez, il a posé une main sur son panier et plongé son regard intimidé dedans. « Et qu'espères-tu donc trouvé là-dedans, mon garçon ? », lui a-t-elle demandé, passablement amusée. « Brigitte ! » a répondu mon Paulin. Elle a ri et je me suis présenté, en fan de *Paumé*. Elle m'a aidé à marchander des filets de sole, trouvant néanmoins la dépense exagérée, mais j'ai fait valoir que pour une rencontre longtemps remise, il fallait marquer le coup d'un coût et qu'Emma ne me pardonnerait pas la moindre radinerie. Je comptais en effet qu'elle acceptât une invitation à déjeuner et j'ai sorti mon subjonctif imparfait pour faire bon

poids. Elle était fort pressée (j'aurais dû m'en douter, au vu de ses nombreuses activités), mais en constatant la moue dépitée de Paulin, elle m'a proposé de porter son cabas et de l'accompagner jusqu'à un foyer où les habitants, tous réfugiés, faisaient griller ce qui leur était tombé sous la main, ou du ciel, sur des barbecues de fortune. Elle nous a présentés à Hacène, qui a payé un aller-retour à nos soles, tandis qu'elle coupait de grosses tranches de pain bis avec un opinel d'une taille inquiétante dans ses mains si frêles. En un rien de temps, Paulin a trouvé un ballon et trois compagnons de jeu. Il vient de temps en temps nous rejoindre sur le muret où nous sommes assis Brigitte, Hacène et moi pour mordre une petite bouchée de son sandwich à la sole.

Il a rappliqué sitôt le plateau posé sur la table. Il sautille tout autour, dessus, ça peut durer s'il n'a pas ce qu'il veut : une miette de croissant. Il faut lui poser un peu à l'écart. Il n'est pas farouche, mais il ne veut pas de notre odeur, seulement une miette du croissant. D'ailleurs une fois qu'il l'a prise sans la casser dans son bec, il s'envole et je ne le revois plus jusqu'au lendemain. Il a d'autres ressources, mais il est régulier. On ne peut pas en dire autant des cyclotouristes anglais. Ils se pressent sur les bancs de bois de la plus grande table dans leurs justaucorps bleus et jaunes. L'assise est un peu basse et l'uniformité des tenues, comiquement contrastante avec la variété des corps, finit par leur donner un petit air de sept nains. Une seule femme, deux types franchement plus âgés, le plus rouge avec une brioche incongrue après tant de kilomètres de montagne. Les autres, secs comme des coucous. Leurs échanges, leur étape même, ramènent

finalement des impressions floues de *Contes de Canterbury*. Ils ne font que passer. Il n'y a que les touristes pour s'arrêter boire un café, les gens du cru entrent seulement pour acheter le pain ou des cigarettes. Les vieux viennent pour parler, mais ils ne veulent pas déranger, alors ils hésitent devant les gâteaux ou, les bons jours, engage la conversation avec une connaissance sur la petite terrasse fonctionnelle qui a été installée devant la boulangerie pour la belle saison. Une conversation sur les dangers et les vertus de l'autostop vient percer le glacis des banalités sur l'âge. L'ancienne coiffeuse avec son scarabée d'or au cou a lâché volontiers sa ruminantion pour parler des voyages qu'elle ne fera plus. Elle regrette le bouillonnement de sa clientèle, mais elle ne va pas jouer aux cartes le mercredi. Elle regrette d'être seule, mais elle n'a jamais rien entrepris pour sortir de son veuvage. La boulangerie est remarquablement située à l'entrée du village. Tout le monde passe par là. Et bientôt tout le village sait qui s'est livré à l'excentricité de s'arrêter boire un café, alors qu'il est quand même « un peu d'ici ». Les saisonniers, c'est différent. Un gars à lunettes noires essaie de faire taire son chien :

si l'éclat pâlichon de ce soleil raté du début de l'été le gêne, il est facile de se figurer la douleur que causent sous son crâne les ricochets des aboiements. Il est ici, mais pas d'ici, lui non plus. Ça se voit également aux vêtements : pas besoin de se faire croire qu'il fait beau quand on travaille. Un vieux pull troué aux coudes et un jean coupé en bermuda suffisent pour ce qu'il y a à faire. Une pimpante famille américaine s'installe dehors juste après son départ. Le père, la mère et une amie, qui pourrait bien être la mère d'une des deux tiges adolescentes qui ne desserrent pas les dents, tandis que les adultes parlent de l'université du Wisconsin. Est-ce qu'ils ont vu *Twin Peaks* ? Est-ce qu'ils voient à quel point les forêts résineuses sont semblables ? Rien ne l'assure. Cette phrase lue chez Simenon la veille, dans la chambre au petit lit, revient en voyant l'air renfrogné en défense de leurs adolescents : « Car l'exotisme n'existe pas... on a aussitôt l'habitude du paysage et un arbre est un arbre que ce soit un chêne, un manguier ou un cocotier, un passant est un passant... L'homme s'habitue à tout ». Du moment que le café est posé sur la table du café, c'est le matin. Ici, ou là. Le père est d'origine asiatique, il a un

mouvement de surprise en voyant l'ordinateur, un peu choqué par cette technologie déplacée au beau milieu de ses vacances « coupé de tout ».

| Qu'est-ce qui sent ?

Le cri perçant du merle embusqué dans les ramures du chemin passe sous mon nez un flacon de sel pour la distance encore à parcourir entre chien et loup, avant de mettre pied à terre.

Il n'est pas jusqu'aux concepts qui n'aient une odeur, si l'on y prête attention. La qualité de l'air, sa nature se modifie selon qu'on a pensé (et penser suffit déjà, alors dire...) liberté, imagination, dilemme, deuil, joie, délicatesse... Si l'air peut être sans parfum, il n'est jamais sans odeur et on peut la percevoir, infime, à l'apparition du mot dans le changement même qui s'opère. Si l'on prononce effectivement ce mot, alors un peu de notre haleine se mêle à cet air qui l'entourait, accentuant et dénaturant du même coup l'impression furtive qu'elle avait produite sur l'attention aux aguets.

La lecture de *Paysages avec figures absentes* de Jaccottet en ce moment m'invite à dégager le tout-venant des réminiscences d'effluves usuelles, familiales, intimes. Il met un tel prix à dire au plus juste, en renonçant aux comparaisons flatteuses, en prenant le temps qu'il faut pour se mettre face à la sensation dans ce qu'elle peut avoir de plus nu, de plus cru, de plus vu, également, puisqu'il fait d'abord et surtout appel à ce sens et à l'ouïe. Le temps manque pour l'instant de cet exercice. À remettre...

Le Sérail

Un homme profondément blessé monte de toutes pièces un théâtre où se rejoue sous des formes de plus en plus distanciées son accident. Si cette catharsis l'éloigne du lieu de sa tragédie, elle s'avère spectaculairement addictive pour le public choisi qui visite son établissement. À ses côtés, un homme à qui il doit la vie et une femme qui lui permet de la conserver en dépit de son état critique se demandent comment vivre sans lui.

| **Si loin vers l'intérieur**

Il était parti à peine trois semaines. Dans ces premiers voyages en solitaire, les pieds dans les traces fraîches du précédent aller-retour avec Selim, il ne s'égarait pas et le compte du temps restait bien présent à son esprit. Il avait eu du mal à reconnaître l'immeuble. La devanture laquée de noir et d'or faisait apparaître des colonnes à tête de femme de part et d'autre de la porte monumentale. Il n'aurait pas pu jurer qu'elles n'étaient pas là à leur arrivée à Vienne, mais voilà qu'elles surgissaient du mur à présent, penchant leur regard oblique vers le visiteur. Il n'avait pas l'intention d'entrer par-là de toute façon, mais la veille de ces gardiennes inattendues l'en dissuada tout à fait. Il trouvait quelque chose d'anormal à la fixité de leurs yeux sans iris, et bientôt il se persuada que ces statues faisaient un effort considérable pour ne pas fermer un instant leurs lourdes paupières. Il passerait par-derrière, comme à

l'accoutumée. Non pas par l'entrée des fournisseurs, encore fermée à cette heure de la nuit, mais par l'autre, dont lui seul a la clef. À chaque départ, Selim lui met autour du cou, même dans le cas où il l'accompagne. Osmin est le gardien du Sérail. Cette phrase, il se la répétait chaque jour de son absence, en pensant au Maître et à la Soigneuse qui l'attendaient à Vienne. Dans quelques minutes, il rendrait la clef à Selim, puis il monterait sur le toit contempler le lever du jour sur la ville. Les autres attendraient dans la voiture pendant ce temps-là. Il préférait entrer seul. On ne pouvait jamais savoir avec Selim, à quel point les choses auraient mal tourné. L'entrée est dissimulée dans un recoin du porche à l'arrière du bâtiment. Il faut dégager quelques caisses qui sont entassées là à demeure. C'est plus pratique ainsi et l'entrée est escamotée aux regards. Le tout est de reconstituer leur approximatif bazar avant de refermer la petite porte sur soi. Il n'a pas besoin de lumière pour remonter le couloir jusqu'à un prochain vestibule, où il retire ses chaussures. La porte suivante donne sur le vestiaire, derrière les cintres. Il a du mal à l'ouvrir, quelque chose

est mis en travers qui bloque l'ouverture complète. Il parvient à passer sa grosse tête et tombe sur un corps, recouvert d'un manteau. Il reconnaît immédiatement la femme qu'on appelle « le Vestiaire », puisqu'à part lui, ils ont décidé que chacun porterait le nom de sa fonction. Il n'a pas cru un instant qu'elle puisse être morte. Il sentirait ces choses-là. Elle a cependant une apparence inédite dans son sommeil. Les yeux fermés sur la nuit, elle oublie qu'elle est aveugle. Ses rêves regorgent des mêmes images colorées et volumineuses que celles dont la mémoire se trouve chargée, toutes les fois où, paradoxalement, on n'a rien vu, en écoutant une conversation à travers un mur, dans les parties de colin-maillard de l'enfance, dans l'obscurité d'une chambre d'amour ou de terreur. Il reste un instant captif des rapides mouvements de ses yeux sous les paupières closes. La pensée des truites furtives glisse le long de sa colonne vertébrale. Il enjambe alors la dormeuse et écarte les costumes suspendus aux cintres avec discrétion : des corps jonchent la grande mosaïque aux iris au pied de l'escalier monumental, les marches, de petits canapés

bleu nuit qu'il n'a jamais vus. Rien pour les couvrir que leurs sous-vêtements. Certains ont encore un objet dans la main, un verre, une liasse de billets de banque, une chaussure. D'autres dorment presque assis, le dos contre la colonnade qui fait le tour du grand vestibule. D'autres encore semblent ne pas finir de tomber en arrière. Leurs respirations profondes, légèrement sonores pour certaines font tourner la pièce comme la roue du Prater. La lumière de l'aube qui coule du dôme blanchit leur peau au point qu'on pourrait croire que l'eau a envahi l'entrée et les étages, et leurs membres déliés flottent dans le bain de leurs rêves. Seul Selim a conservé son manteau. Il gît, la tête renversée sur un degré. Le vêtement ne suffit pas à cacher les cicatrices, mais surtout le sommeil a fait sauter toutes les sutures qui lui permettent de sauver la face pendant la journée. Son visage est semblable à celui qu'il avait quand Osmin l'a trouvé. Les ecchymoses ont depuis longtemps disparu de la surface, le savoir-faire de la Soigneuse les a même repoussées si loin vers l'intérieur qu'Osmin a pu croire le Maître guéri. Mais dans l'abandon épuisé de la fin de la nuit, les traits

se distendent et laissent voir par des crevasses insoupçonnées la douleur intacte, le chagrin immense, la honte de ceux qui ont regardé leur peur de trop près. La Soigneuse n'a pas eu le temps de ranger sa seringue avant que le sommeil ne la saisisse. Une veine enflée bat sur sa tempe, comptant les battements de cœur de son patient, dont elle tient encore le poignet entre ses doigts. En dépit de la fatigue, elle fait exactement son âge, et même Osmin, qui ne se souvient de rien, peut voir qu'elle n'a pas vingt ans. Arme au poing, le garde du corps est couché le long de la porte monumentale. Il faudrait quelqu'un pour veiller. Osmin est le gardien du Sérail. Il s'assied au milieu de la pièce qui tourne encore. La Soigneuse ouvre un œil. Il faudra aménager des chambres pour le personnel. Rome ne s'est pas faite en un jour. Au moins, chacun aura pris soin de plier convenablement son costume avant de s'effondrer. Osmin est rentré.

Nombreux sont les points communs entre la couverture d'un livre et une porte. L'espace qu'elles obstruent aux regards, la nécessité de posséder une clef pour les ouvrir, la possibilité d'y aller au pied de biche dans le cas contraire, le grincement caractéristique à l'ouverture.

| **Sofia-Boston-Glasgow-
Beyrouth...**

De Sofia : La petitesse de la ville vue d'avion. L'aéroport d'avant, non tant vestige de l'ère soviétique que signal, que rappel : tout est passé du passé, oui, mais ses empreintes sont plus profondes que l'air du temps où l'on se fond. L'aéroport d'aujourd'hui avec ses vrais et ses faux taxis. La langue qui revient à mesure qu'on s'approche du centre. Les palais d'apparat devant lesquels ça défile dans le calme, les boulevards tracent une portée, les marcheurs dans le soleil d'or des Thraces, les valeurs longues ou brèves martelées sans dureté, mais chaque jour, à la fin du jour, pendant des semaines, des mois, au point où le commencement s'efface et qu'on finirait par voir ne plus voir qu'un groupe humain très ancien, le premier à fouler cette terre d'un autre monde, guidé par la lumière du couchant.

De Boston : La douane plus lente qu'aux postes-frontière des Balkans, où les automobilistes font connaissance, allument des barbecues pendant que les enfants courent entre les voitures arrêtées dans la fumée des viandes grillées. Les questionnaires à remplir pour certifier qu'on n'est pas un terroriste (quelqu'un a-t-il jamais coché la case ? Et alors jusqu'où est allé ce guignol de gendarmes et de voleurs ? Quel prix invraisemblable paie-t-on pour ne pas prendre au sérieux cette candeur insupportable pour les gens de la veille Europe ?). La douane de JFK flottant dans une lumière indéchiffrable pour qui est parti depuis deux jours entiers d'une montagne, auto, train, métro, RER et enfin l'avion sans savoir ce qui est advenu à la nuit. Il y aura encore un bus pour être arrivé à destination, sur un tapis de pelouse verte sans clôture où des maisons groupées autour de l'église donnent à croire que le Mayflower vient d'accoster. Et puis l'autre visage l'immeuble du peintre qui peint sur de grandes toiles bleues des visages et des corps qui rappellent

Enki Bilal au premier étage, dans le ghetto noir. Jamais vu autant de verrous sur une porte ni de voitures, cramer dans l'indifférence générale pour devenir ensuite de commodes dépôts d'ordures, tandis que les flics font leurs rondes en équipée de quatre, toutes vitres closes, fusils d'assaut apparents

De Glasgow : Au milieu d'une soirée d'hiver, les filles décolletées, en nu-pieds et minijupe, réchauffées par l'alcool arpentant la rue principale de bar en bar vers un dénouement sans suspens. Ainsi, en tous cas, les présente le gars de l'accueil, insomniaque depuis son divorce et qui profite de l'ouverture H24 des supermarchés pour faire ses courses vers 4 h. Il faudra plusieurs tours à l'étage du bus pour commencer à voir plus loin que tout ce qui a été reconstruit pour durer après les bombes. Là-haut, à l'air libre, roulant toujours, le vert qu'on espère de ce pays, dans les cheveux.

De Beyrouth : L'asphyxie des tunnels pour gagner le centre. Les stores passés, déchirés, battant le vent qui transforme les grands immeubles en flottille calcifiée des temps de paix. Le rituel dépassionné des engueulades entre automobilistes au carrefour de l'hôtel. Les tablées de femmes chaque matin à travers les ajours de la verdure vraie ou fausse des palissades qui protègent de la rue, volières de rires, de ton qui monte, de murmures soudains.

| D'une gare l'autre

Au fin fond des Balkans, dans le troquet qui étaye invariablement la gare, vide à certaines heures, bondé à d'autres, je suis assise fixement, tandis qu'ils vont et viennent avec leurs volumineux bagages de rien — un corps pourtant tiendrait à l'intérieur par simple pliage, sans même qu'il soit besoin de sortir la scie —, avec leur fatigue matinale qui prend leur courage à deux mains pour le serrer doucement autour de leur cou, accentuant les cernes et la bataille des cheveux figés dans l'air froid comme au frontispice des monuments à gloire idéologique dont bientôt aucun ne restera plus debout, indemne, respecté — déjà les visages des héros en action ont été repeints aux couleurs des Marvel à copyright de l'autre camp —, avec leur alcool de fin d'après-midi qui n'est plus de la première fraîcheur, il en a bien fallu s'en jeter derrière la cravate pour étourdir se longues heures d'agitation vaine, ne nous mentons pas en nous tenons par la barbichette de Lénine : qui

trouve sa mesure dans le néant des tâches répétées, du démantèlement pièce par pièce des vieilles lunes que seuls peuvent encore caresser les collectionneurs qui les achètent par pleines brouettes au décrochez-moi-ça de brocanteurs à qui profite ces crimes contre l'humanité dont ils peuvent encore tirer quelques lambeaux d'or ? Je ne bouge pas sous les cadres et l'horloge, dans le ronron du frigo des sodas, dans cette pose entre deux trains qui vont quelque part sans importance en comparaison de la vertigineuse attente qui se propose là, dans le magma de cette photo qui court, je suis le seul personnage net, si découpée que j'aurais l'air morte si quelqu'un s'avisait d'appuyer sur le déclencheur. Bientôt, dans le compartiment désert d'un wagon surchauffé, je serai encore immobile, tandis que tout bringuebalera du train sur les rails, laissant croire qu'il perd au vent de sa risible vitesse des morceaux entiers de sa carrosserie, des roues, des poignées de porte, des vitres entières se détachant pour filer loin derrière dans la nuit, tandis que la machine se réduit à sa plus simple expression, d'un aiguillage à l'autre, en sorte qu'il ne reste plus

rien qu'un corps transporté immobile sous les
étoiles lentes.

Avec certains livres, on peut véritablement parler d'installation. Ceux dont la lecture seule va occuper plusieurs mois, plusieurs années parfois, sans parler de leur écho, qui procure une sorte de maison de campagne, ou d'enfance, accessible à tous moments pour s'absenter d'un monde dur et cruel ou plus simplement sans intérêt. D'autres font davantage figure de chambres d'hôtel (et je pense particulièrement à *Un Privé à Babylone* de Brautigan...), ce qui ne diminue en rien l'entendue de leur écho.

| **Rentre avec Sasha**

Il s'est endormi le front contre la vitre. D'autres fois, c'est la joue et alors il ronfle de ce ronflement de stentor des tout petits enfants. Par moment, il couvre le plein régime moteur, à bout de souffle dans la montée. Les amortisseurs ne valent pas vraiment mieux pour absorber les nids de poule du bitume, défoncé par le dégel, et son corps menu tressaute comme la bouteille d'eau presque vide qui traîne à ses pieds, indifférente aux chocs. Quant à la reprise, il n'y en a pas pour affronter aux virages en épingle à cheveux qui se déroulent infatigablement sur notre route. La faiblesse des phares, qui se mélange à la tombée du jour n'a donc pas été une surprise. Au moins nous ne dérangerons pas de notre rayon circulaire les petits animaux qu'on devine dans la bordure des sous-bois à chaque tournant. Quand la voiture ralentit, là, il s'éveille en sursaut, avec un cri aspiré, l'air lui

passant à nouveau par le corps après une longue apnée. Il fait le geste de se recoiffer, son sommeil l'emporte si loin qu'il oublie qu'il se rase le crâne et les sourcils depuis plusieurs années. Cette habitude est encore une raison pour laquelle c'est moi qui me retrouve, fugue après fugue, à ramener Sasha : les collègues sont exaspérés par sa mise : il y en a pour l'appeler « le skinhead », d'autres « le punk » (!) et lui servent sur un plateau la répugnance qu'il organise. « Tu ne trouves pas qu'il a l'air d'un serpent ? », m'a demandé l'une d'entre eux, la première fois qu'il est apparu dans le service avec la face parfaitement glabre qu'on lui connaît depuis... Mon malaise venait davantage de sa ressemblance avec les enfants que j'avais connu en Oncologie, pendant mon internat. Sasha n'est pas malade d'autre chose que de cette intelligence insatiable, qu'il doit faire courir comme un cheval sur des terrains de plus en plus vastes, au risque d'être dévoré. Il partage pourtant avec les petits malades ce regard vieux et profondément inquiet qui nous rappelle la sagesse. Nous voulons l'appeler ainsi parce qu'il est inacceptable que le temps d'une vie ne leur soit pas donné,

bien placés que nous sommes sur l'observatoire de l'âge adulte pour savoir qu'une vie prend du temps. Sasha a repris la carte qui avait glissé à ses pieds. Elle ne m'a pas manqué : il n'y a plus qu'une route et pour des kilomètres. La prochaine ville est loin, où nous passerons la nuit, dans un hôtel, s'il accepte, dans un parking, dans le cas contraire... Il refuse catégoriquement que nous empruntions l'autoroute et les nationales. Ramener Sasha, c'est deux jours de voyage minimum, loin de tout exotisme conventionnel. La fondation prête pour l'occasion une de ses petites voitures de fonction qu'on appelle poliment « citadine », quand on doit les conduire en pleine montagne. Ce choix inapproprié se situe à mi-chemin entre le bizutage de mes collègues et l'indifférence de la structure pour ce qu'est Sasha. Il note sur la carte le tronçon parcouru pendant qu'il dormait et se remet immédiatement à scruter chaque détail de la route. Ce n'est pas mon premier rapatriement, je crois mieux comprendre ce qui l'intéresse : les chemins adjacents, les abris et l'horizon. Nous avons eu la surprise, plus tôt, à la sortie d'un virage, d'un troupeau

de chèvres sauvages, se hissant du ravin pour attaquer l'adret. Elles ont bloqué un instant la route qui semble faite des mêmes pierres que la montagne, tant le bitume en est passé, partout chez elles. Tandis qu'elles bondissaient lestement jusqu'à la sente en surplomb, une plus vieille, plus grande, pointait ses cornes mythologiques vers nous, avec plus de bravoure et de franchise que j'en ai vu dans mon entourage depuis longtemps. Sasha, tout son corps tendu, les fesses décollées du siège, les mains en appui sur le tableau de bord, la visière contre le pare-brise, lui rendait son regard. Dans le jour fuyant : un faune.

Idiomes en terrasse

Sur la terrasse, les jeunes...

Et tes vacances ? Trop bien.

T'es trop belle sur ta nouvelle photo de profil !

Trop classe ta banane pailletée (j'ai la même en plus grand : trop pratique).

Vous êtes trop mignons avec vos T-shirts assortis et les petites ombrelles dans les cocktails avec le coucher de soleil : trop stylé !

Trop beau pour être vrai (concept passéiste chargé en mauvaises vibes). À ghoster au plus vite. D'ailleurs, il est où le rapport ? Si c'est pour killer le fun, merci.

Trop bonne trop conne (dicton sexiste).
Tu la vois, là, l'importance de la pensée positive dans ton développement personnel ?

Trop gentil pour être honnête (théorie conspirationniste). Moi, cette méfiance perpétuelle, j'ai pas de mots. Après on s'étonne qu'il y ait la guerre.

Sur la terrasse un vieux,
Pourquoi ça irait ? Pourquoi on changerait et d'un coup ça irait ? Il a fallu grandir avec les légendes urbaines des bébés échangés à la naissance et maintenant c'est les corps directement ? On s'est trompé : mauvaise boîte, mauvais étui, mauvaise enveloppe, mauvaise couleur, pas la bonne matière, la forme ne va pas, hein ? C'est pas la forme ? On vous le change ! c'est compris dans l'assurance que ça ira, qu'il suffit d'y mettre le prix, de savoir ce qu'on veut, de vouloir... Et pour les vieux dans mon genre ? Nada, démerde-toi de ton incontinence, de tes tremblements, de tes ratés, de tes inconforts, de tes stupeurs au corps vieux, mais toujours

renouvelé en pire, sans habitude, lâcheur, indifférent à tes considérations esthétiques, ce corps qui ne pense qu'à sa gueule, qui croit que tu n'as qu'à te faire à lui. Moi aussi, je veux transitionner, je ne suis pas né dans le bon corps, le mien, le vrai, celui auquel j'ai droit par naissance, il ne vieillit pas, il ne souffre pas, il me paraît normal, évident, familier, beau, facile, supportable, vivable en un mot. Vivable et pas vivant, pas salement, pas seulement vivant.

L'installation dans un livre implique qu'il faudra déménager vers le suivant. Comment peut-on associer la lecture à une activité tranquille, sédentaire et lénifiante quand on apprend avec stupeur que « D'après un récent sondage, le déménagement peut causer, au même rang que le congédiement et le décès d'un proche, d'importants stress et angoisse (...) De manière simplifiée, l'impact psychologique d'un déménagement peut s'expliquer par une modification de la personnalité et de l'identité, puisque ces deux éléments se construisent en prenant compte de l'environnement familial et social. (...) Une personne forge ses caractères en interagissant avec l'environnement qui l'entoure, y compris son lieu d'habitation. Ces interactions peuvent être de nature sensorielle ou relationnelle. En effet, un déménagement ne signifie pas simplement quitter son lieu d'habitation, cela signifie aussi perdre le contact avec certaines personnes.»

Spéléologies en milieu familial

Une femme traverse les mythologies de ses deux familles en compagnie d'une petite morte de plusieurs générations son aïeule. La vivante et la morte, bien décidées à ne pas se laisser abattre par les idées préconçues et les interprétations psychologisantes sur leur condition respective, s'attachent à l'observation scrupuleuse des termes employés pour décrire leurs expériences successives. L'oreille minuscule de la petite morte appartenant à une époque révolue oblige la plus jeune à un décryptage systématique des énoncés. De nombreux témoignages, plus ou moins utiles ponctuent leur tentative de pénétration clinico-judiciaire.

| Les réponses

À la question « qui voulait un enfant ? », il a été répondu : personne particulièrement ni lui ni elle, l'instant.

À la question « qui voulait de l'enfant ? », il a été répondu : la lignée, les familles, elle, aussi, pour grandir.

À la question « comment allait-on appeler l'enfant ? », il a été répondu : par trois prénoms, les deux premiers épicènes, le troisième en fonction du sexe du bébé. Pas d'invention. Pas d'emprunt à une œuvre littéraire.

À la question « quel était le sexe de l'enfant avant sa naissance ? », il a été répondu : garçon, par tous sauf par la mère, qui s'est tue.

À la question « quel était le sexe de l'enfant après sa naissance ? », il a été répondu : fille, par tous, mais la partie n'était pas jouée pour tous.

À la question « comment a-t-on appelé l'enfant ? », il a été répondu : par deux prénoms bibliques, le premier relatif à la naissance du Christ, le second à sa mort et implicitement à sa résurrection. À quoi un troisième, issu du vieil anglais et signifiant hauteur et puissance a été ajouté. Elle précise qu'elle l'a choisi en raison de son admiration pour une actrice qui le portait, avec grâce et malice.

À la question « qui a déclaré l'enfant à l'état civil ? », il a été répondu : pas lui. Sa mère. Il est peu plausible qu'elle se soit rendue à la mairie seule, sans son mari, le grand-père paternel de l'enfant. Il est avéré que l'ordre initial des prénoms, tel qu'évoqué jusque-là, a été inversé. Le prénom de l'agneau du sacrifice est passé en premier devant celui du cadeau de dieu. Le premier prénom seyant

mieux à un garçon, que l'enfant n'était pas, mais que les grands-parents paternels regrettaient. On n'explique pas que le prénom féminin de l'actrice au sourire malicieux ait été conservé.

À la question « comment appelait-on l'enfant ? », il a été répondu : par le premier prénom de l'état civil dans la famille paternelle, par le premier prénom du cœur de la mère partout ailleurs. Plus tard, l'administration emboîtant naturellement le pas de l'état civil, le prénom préféré par les grands-parents paternels sera un temps majoritaire sur le papier. Mais l'enfant apprendra d'abord à écrire son prénom usuel, avec ses dix longues lettres et sans s'en apercevoir, rétablira l'équilibre en signant ses dessins, puis en le faisant imprimer sur des affiches, au bas de notes de programme et enfin sur la couverture de livres. Le nom cependant demeure inchangé : c'est le nom de famille du père, avec ses dix longues lettres.

À la question « qu'est devenu l'autre petit garçon, celui qui avait été copieusement parlé avant la naissance de l'enfant ? », il a été répondu : ce n'est pas très clair. Une chose dont on parle tant, elle ne disparaît jamais tout à fait, elle demeure, comme le crocodile dans l'esprit d'Alexandre-le-grand après que la sorcière lui a intimé de ne jamais penser à un crocodile s'il voulait prédire l'avenir. L'autre petit garçon, le véritable, pas le simulacre de l'enfant au prénom de l'état civil à qui on offre des circuits de voitures et une place à la table des hommes, l'autre petit garçon, celui qui « cognait comme un footballeur » dans le ventre de la mère qui ne démentait pas, quoi qu'elle en sût, l'autre petit garçon est à demeure.

| Une très longue partie de cache-cache

Tu étais bien cachée, petite maline. Pas un portrait de toi. Pas non plus de linge marqué à ton nom dans un grenier. À ton sujet, aucune de ces anecdotes que les vieilles personnes disent à la fin des dîners, quand tous les sujets anodins ont été épuisés, quand le compte du présent sont terminés et qu'il faut, pour que la soirée dure encore un peu et parce que l'heure est venue, descendre dans ces caves familiales qui s'étagent sur tant de niveaux qu'on croirait pouvoir descendre avec eux jusqu'en chine, là où l'on marche la tête en bas, pour trouver les trésors enfouis des secrets dérisoires qui font les meilleurs des mythes. En conclusion, l'aïeul immanquablement soupire : eh oui, c'était ainsi, à l'époque, tandis qu'il racontait l'histoire épouvantable d'un cousin, d'une tante, d'une connaissance, et la mort prématurée qu'ils avaient connue. Un temps, le temps du récit, ces vies dès longtemps

disparues fortifient son sang trop liquide comme une sauce qu'il aurait rallongée cent fois d'un peu de bouillon gras, puis clair et enfin d'eau pure, pour parvenir au grand âge. Eh oui, c'était ainsi, à l'époque... et son soupire éteint la lumière qui l'a un moment habité. La mèche fume longtemps encore dans le silence du regret obligé : cette vivacité soudaine à parler des disparus est impardonnable. Quand on est bien élevé, on ne se réjouit pas trop fort d'être en vie et cet instant de contrition où la tête se baisse, le regard perdu dans l'étrange encens de l'air soudain épaissi, rappelle la messe du dimanche après que les clochettes ont sonné la transfiguration. Le rituel tire une tenture cramoisie, majestueuse et protectrice entre la minorité des vivants et l'immense foule des morts. Il tient aussi à distance le regret qui vrille d'avoir perdu qui l'on aimait d'amour ou d'amitié, ou plus simplement de ce temps révolu de notre vie où, cela apparaît à chaque histoire plus clairement, nous étions heureux. Tu n'as pas idée de tout cela, tu étais si petite et si bien cachée dans l'ombre longue de la petite morte la plus récente. Elle a éclipsé toutes les autres, au point que certaines

vivantes s'en sont aussi offensées et ont parfois consacré leur vie à la combattre, agitant leurs poings et leurs pieds dans l'air vide, se cognant elles-mêmes par accident ou dans un geste décidément mutilateur pour donner corps à l'incomparable sœur morte, malfaisante, impunie. Tu aurais pu t'en offusquer, frapper des coups depuis le dedans des murs, rappeler à ta présence... mais elle avait tout : les photos en layette, po le petit linge tricoté en attendant sa venue au monde, l'inscription sur les papiers officiels, la ligne d'encre sur le registre des baptêmes, les anecdotes poignantes de son avenir celé dès la naissance, les hideux procès des belles-familles prétendant que le sang de l'une ou l'autre portait seul la faute, la pérennité du petit ange de pierre au cimetière du village... tu t'es faufilée dans une vacance et sans tout ce fatras de preuves, tu es apparue au détour d'une conversation. Après la mort de sa femme, l'aïeul s'est lancé dans un classement d'archives sans précédent. Chaque soir, au téléphone nous évoquions la figure de cette épouse iconique, des souvenirs de leurs vies antérieures : leur rencontre, leurs habitudes à la ville, les petits voyages qu'ils avaient faits

ensemble, sa famille à elle qu'il aimait tant... Le soir où tu es apparue, j'étais tout près d'un grand théâtre, dans les environs de l'entrée des artistes et je lui demandais s'ils l'avaient fréquenté quand ils vivaient à la capitale. Ma femme, oui, dit-il. En mourant, elle avait perdue tous ses autres titres : de son vivant il la qualifiait en fonction de qui la demandait : ta mère, ta grand-mère, ta tante. Mais depuis son décès, elle était toute à lui et il ne l'appelait plus que « ma femme. "Ma femme aimait aller au théâtre entendre de l'opérette". Quel rapport avec toi, me diras-tu ? Attends. Je lui demandais si elle y avait emmené d'autres membres de la famille, en visite. Je n'espérais pas apprendre quoi que ce soit de mes questions, simplement maintenir un fil, soudainement ténu, à travers le flot de souvenirs qui l'assaillaient dans la solitude et qu'il essayait de domestiquer dans des boîtes et des classeurs. Ta sœur, par exemple, elle est allée au théâtre quand elle vous a rendu visite ? Et il a dit le mot impensable : laquelle ? Le sol a tangué sous mes pieds. Confusément, j'ai su qu'il te révélait. Peut-être était-ce plus facile que d'envisager qu'il était en train de perdre

l'esprit... N'importe, je lui ai parlé comme à un somnambule, avec qui l'on veut poursuivre la plus absurde conversation, sans qu'il se réveille, sans le faire tomber. Comment ça, laquelle ? Tu as une autre sœur qu'Edwige ? Edwige que j'ai connue, pingre comme pas une, Edwige et l'anecdote des affreux boudoirs pour le baptême de ses enfants, Edwige qui s'est bien battue, mais qui a tiré sa révérence à la cinquantaine... Oui, j'ai deux sœurs. Ah... le bord du toit, le cœur suspendu, l'apnée... Qui est l'autre ? Et il a dit ton nom : Lucienne. Il a dit quand dans la guerre. Comment tu avais été enterrée à l'alpage, mais où exactement. Pourquoi tu n'avais pas eu le temps d'être baptisée. Cela paraissait couler de source pour lui de ne jamais avoir prononcé ton nom. Il pensait l'avoir fait. Il n'a pas vu que tu avais joué avec lui, ton grand frère, ton aîné, une très longue partie de cache-cache. Il t'a retrouvée, Lucienne, ton om a projeté une grande lumière sur des générations de petites filles mortes, que la toute dernière avait éclipsées.

À titre personnel, il est absolument exclu que je perde le contact avec Hercule Poirot, le Comte de Monte Cristo, Orlando, Gogo... Parfois, il est difficile de faire ses malles, je le concède, mais alors pourquoi ne pas créer un chemin entre le livre fermé (La lettre de Lord Chandos/Hoffmansthal 1906) et celui qui vient de s'ouvrir (La réponse à Lord Chandos/Pascal Quignard 1976). Ce ne sont là que deux exemples faciles, mais on peut avec un peu de pratique, relier le livre quitté au livre nouvellement ouvert par voie ferrée, via ferrata, sentier dans les bois, autoroute à jamais inachevée...

| **La pénombre tourne autour du soleil**

Nous nous parlons dans la pénombre. Peut-être, me parle-t-il en d'autres occasions, mais c'est dans la pénombre que sa voix me parvient. La pénombre est à la fois espace et temps. Un moment aux contours flous dégradé sur le mur d'en face par la fin du jour et de la journée. Pas de tricherie possible, de volets baissés dans l'après-midi, d'aubes confuses : la pénombre où nous nous parlons tourne autour du soleil et ne se présente qu'une fois par jour. La découpe des hauts arbres se reflète dans l'écran géant de la pièce presque vide. Je ne vais pas dans la chambre. Je ne suis pas sûr de ce que je trouverais derrière cette porte. La pénombre est un rendez-vous qui ne souffre pas l'indécision. Il est entré dans cette chambre, au moins pour la vérifier, s'assurer de ce qu'on voyait par cette fenêtre, de l'autre côté, de ce qui pouvait se voir depuis l'extérieur. Mais pour la pénombre, il aura

préférez l'étrange salon framboise et la baie sur la forêt. Il y a cette empreinte sur la vitre, d'un pouce et d'un index, je me plais à croire qu'ils appartenaient à sa main. Je me perds dans leurs circonvolutions. C'est peut-être le concierge qui l'a oubliée en passant le dernier coup de chiffon sur la vitre. Je n'en fais pas le relevé. Je vais loin dans les chemins ronds de ces labyrinthes... hier, j'en ai manqué la pénombre. Aujourd'hui, je suis assis sur le canapé en face de l'écran, aujourd'hui je guette. Il ne devrait jamais en être autrement. Il ne faut jamais baisser la garde, jamais ciller non plus quand vient la pénombre. En ces mois d'hiver, la nuit tombe comme une lame, le jour passe de vie à trépas sans agonie, sans presque de nuances, ne laissant pas le temps de douter de ce qu'on voit dans le reflet de la forêt, de la faiblesse de nos yeux. Il n'y aura pas de conversation, seulement la réponse à l'une des questions que j'enferme chaque matin dans une petite boîte à secret, une boîte pour chaque question, quelque part dans le coffre de mon thorax. Parfois, il répond à celle-là, parfois, à une autre si ancienne que je l'avais oubliée. Ce sont ces mots ou ceux des dits de Sacha

qu'il cite, je ne fais plus la différence. Il n'y a plus de différence ou plutôt, elle échappe à ma conscience comme celle qui unit les ombres grises que la fin du jour décline sur le mur. La découpe des hauts arbres se confond avec l'écran noir. Mars arrive. Il faut s'y préparer.

Sortant d'un livre, on en garde à jamais les clefs, comme de ces chambres d'hôtel où la vie s'est jouée en une nuit. À la longue, j'ai fait mon trousseau. En clair : les cachettes sont trop nombreuses pour que je sois facilement débusquée. Mais cela ne suffisait pas. Un jour, le besoin de devenir le sujet dans le cas d'école « la maison que Pierre a bâtie », oblige à l'écriture.

La planque ultime, c'est le livre que je publierai, le suivant, l'à venir.